



CHAPITRE I

Dans la forêt : histoire d'une famille bergamasque

« *Nina, bimba d'oro!* », « *Carlin, bambin d'argento!* »¹

C'est par ces tendres apostrophes, qu'au début du 20^e siècle, deux jeunes époux, Carlo et Caterina, commençaient les lettres qu'ils s'écrivaient par-delà les Alpes. Il y a déjà là, dans le choix même de ces mots, quelque chose d'original. De leur amour allaient naître huit enfants. Au tout début, dans le village natal, le travail de la terre, un peu d'élevage (vaches, cochons, poulets, etc.) et quelques journées de travail par-ci par-là, avaient suffi à nourrir la naissante famille. Mais les enfants avaient grandi, les besoins aussi. Comme il n'y avait pas de travail au pays, quinze à vingt ans plus tard il fallut bien se résoudre à partir, d'abord en Suisse, puis en France. « Partir, dit-on, c'est mourir un peu ». Mais c'était tout aussi urgent pour survivre... De là, le début d'une histoire unique, dont on n'imagine pas la densité humaine. C'était un peu avant la guerre de 1940.

Les commencements allaient être bien douloureux, car Caterina resterait en Italie, à Berbenno. Bien sûr c'est un beau village de la Valle Imagna, près de Bergame : le climat y est doux, le soleil y abonde. Il est niché à flanc de montagne, à 750 mètres d'altitude, orienté au sud. Le village comprend plusieurs hameaux parsemés dans la verdure, sur une terre en forte déclivité, structurée par de nombreux ruisseaux. À l'est et à l'ouest, il est entouré de montagnes. Au sud, par beau temps, la vision s'étend jusqu'à l'autoroute Milan – Venise et à la ville industrielle de Dalmine, distantes d'environ 20 kilomètres « à vol d'oiseau ». Mais en ce temps-là, personne ne pouvait penser que le village deviendrait un jour une station climatique, attirant aujourd'hui les touristes.

Non, les gens y étaient pauvres, bien qu'ils ne fussent pas malheureux, et qu'une grande cordialité s'exprimât entre eux. Ils se retrouvaient souvent, par petits groupes, tantôt dans une ferme, tantôt

1. « Nina (diminutif de Caterina), petite fille en or », « Carlin (diminutif de Carlo), gamin d'argent ».

dans l'autre, pour jouer aux cartes, pour discuter ou pour s'entraider dans des travaux plus ou moins lourds, comme le filage de la laine, les labours, la fenaison. Ensemble ils chantaient, ensemble ils priaient... Souvent ils se regroupaient dans les écuries, pour profiter de la chaleur des bêtes, les maisons n'étant pas ou peu chauffées. Dans la plupart d'entre elles pourtant, au milieu de la pièce, crépitait le bois dans la cheminée. À la rigueur y avait-il encore un poêle à bois ! On ne vivait pas isolé, on ne souffrait pas de la solitude. Tout le monde se connaissait, se saluait même si, comme il était souvent de tradition dans les petits villages, l'on associait à chaque tête un surnom – « *tre bale* », « *pegassi élettrec* », « *barbisù* » – au point d'en oublier leur vrai nom.

Tous savaient si quelqu'un était malade, et s'il advenait qu'il meure, non seulement tous les villageois en étaient informés, mais le jour des funérailles, il ne manquait personne. Ces jours-là étaient très appréciés par les enfants de chœur qui s'en allaient avec le prêtre, la croix sur les épaules, chercher la dépouille qui était ramenée à dos d'hommes à l'église. Et pour peu que la maison du défunt soit distante du centre du village, c'était un jour de classe qui « sautait ».

Les enfants allaient en classe jusqu'à treize heures. L'après-midi ils suivaient les adultes dans les champs ou gardaient les troupeaux. Les divertissements étaient rares : jeux avec des capsules de bouteilles, promenades, jeux de ballons sur la place. Souvent, le samedi soir, le prêtre réunissait un groupe de jeunes gens pour « découper » les hosties ou les occuper à quelque jeu de société. Pour les adolescents, les perspectives n'étaient pas réjouissantes : soit ils restaient attachés au travail de la terre, soit ils émigraient, soit, pour les garçons, ils entraient au séminaire. Les rares ateliers de travail du bois qui se sont développés à partir des années 50, employaient, surtout, une main-d'œuvre féminine. Les jeunes filles travaillaient aussi dans les hôtels et les ateliers de couture de la région pour quelques lires par jour, quand elles n'étaient pas seulement nourries et logées.

Le dimanche, jour sacré du repos, les gens allaient à la messe. À cette époque, celui qui ne fréquentait pas l'église était montré du doigt. Certains se levaient même à quatre heures du matin et faisaient des kilomètres à pied pour s'y rendre. Pour le trajet, une vieille paire de chaussures faisait l'affaire. À la porte de l'église, on chaussait celles « de ville » que l'on avait pris soin d'emporter dans le sac. C'était la messe dite « des chasseurs ».

Les grandes fêtes religieuses donnaient lieu à des processions à travers les rues. L'harmonie musicale d'une ville voisine, dans laquelle jouaient aussi des habitants du village, ouvrait le cortège. À la fin de la cérémonie, il était fréquent que les musiciens soient invités par les habitants. Alors, ils se divisaient en petits groupes et, en échange de quelques victuailles et d'un bon verre, ils égayaient un peu les quartiers. Au son des cuivres, les gens se rassemblaient pour chanter les airs traditionnels de la vallée. L'harmonie musicale participait quelquefois aussi aux funérailles dites « de première classe » avec procession: à la mort du prêtre, de l'instituteur, du maire, du sacristain ou d'une autre « personnalité ».

Autour de l'église se serraient les maisons du centre du village. Elle avait été construite par les habitants eux-mêmes. Elle était grande, belle, ornée de tableaux de valeur au cadre doré à la feuille, avec des décors magnifiques. Les cuivres y étaient abondants, astiqués une fois l'an par quelques-unes des femmes. Le tout était d'une propreté sans égal, malgré la forte fréquentation. Dans les années 50, grâce à l'apport financier des migrants, l'édifice et sa façade principale ont été rénovés. Les cloches étaient au nombre de huit et ne restaient pas immobiles. De leur tintement fréquent et puissant, personne ne se plaignait. Celui qui avait sommeil après une dure journée, même au son des cloches, dormait.

Il y avait aussi des magasins où l'on trouvait le nécessaire. Les nombreux bistrots n'étaient fréquentés à l'époque que par les hommes, qui venaient y boire un quart de vin plus ou moins bon, jouer aux cartes et à la *mûra*, et discuter « affaires ». Aujourd'hui, les femmes aussi, après la messe, vont y boire leur petit café...

Carlo laissa donc son beau village, son épouse, ses enfants, ses parents et amis, et partit pour la France avec sa valise, son baluchon et ses outils de travail. En fait il avait déjà un fils là-bas depuis quelques années: c'est lui, Battista, qui venait de trouver sur place du travail de saisonnier pour son père et son frère Pietro, âgé de onze ans.

Tous deux arrivèrent en avril 1937 dans la région de Grenoble, au pays du Royans, exactement au lieu-dit « les Écouges », domaine privé qui se trouve au-dessus de Saint-Gervais, à environ quarante kilomètres de Grenoble, en direction du col de Romeyère et de Rencurel.

Il faut pour y monter franchir une muraille abrupte, qui ressemble à une citadelle imprenable. À cette époque, le chemin n'était pas goudronné, et c'était une gageure de vouloir arriver là-haut. La route commençait par un virage en épingle à cheveux; elle était étroite et n'en finissait pas de se tordre en lacets au-dessus de précipices vertigineux, avec une vue en face sur la chute de la Drevenne, une cascade de plus de cinquante mètres. Il fallait avancer doucement, avec beaucoup de précautions. Une fausse manœuvre, et c'eût été la mort. Un tronçon de cette route était creusé à même la paroi verticale de la falaise, comme une saignée, où la quasi-totalité de la chaussée se trouvait sous le rocher, avec un à pic impressionnant sur le côté. Ouverte en 1883, cette route reste, encore aujourd'hui, l'accès le plus spectaculaire au Vercors, avec celle des gorges de Mallevall. On s'arrêtait au Pont Chabert. À partir de là, une voie privée permettait l'accès aux fermes des Molières et du Rivet. On traversait la forêt en longeant un ruisseau et parfois une clairière, ou quelque vaste prairie.

À une heure de marche, on apercevait, obturant le fond de l'allée d'arbres bien droite, le plan gris pâle et vaste d'un toit; on arrivait devant deux bâtiments imposants, d'abord une maison assez haute de toit, avec trois grandes fenêtres à l'étage et d'autres dans le pignon sur le côté, qui dominait à droite une sorte de « carpière » dont l'eau, en réalité, était croupissante, et sur la gauche une fontaine d'eau claire et chantante.

Derrière cette demeure qui était à la fois la résidence secondaire de l'employeur et l'appartement du gardien, s'allongeait une immense bergerie en forme de nef, abritant sur trente-cinq mètres les litières des bêtes et se poursuivant par un autre ensemble habitable, jusque très haut dans le pignon de droite, qui était percé de nombreuses fenêtres; le tout reposait sur une terrasse herbeuse soutenue par un mur de belles pierres troué d'une série de soupiraux. Le toit, très vaste, doublait la hauteur de l'ensemble et couvrait la grange. Il y avait encore une autre bergerie, une cabane abritant un four à pain, et un peu à l'écart dans un bois de frênes, une chapelle en briques où aujourd'hui encore un troupeau d'une dizaine d'ânes aime se mettre à l'ombre, en bordure d'un belvédère qui domine comme un nid d'aigle, à 1100 mètres, toute la vallée de l'Isère en amont de Saint-Gervais.

La propriété était entourée de forêts tantôt de sapins, tantôt d'épicéas, sous lesquels mûrissaient, à la saison, framboises et fraises des bois, et de pâtures allongées que bordaient les aubépines et les sorbiers. C'était un lieu très beau et très sauvage, où régnait un grand silence. On pouvait y savourer une paix grandiose, mais y souffrir aussi de la solitude, car on s'y sentait coupé du reste du monde. D'ailleurs, au douzième siècle, dans ce désert en forme de balcon sous une barre rocheuse, des moines Chartreux avaient choisi de fonder une communauté. Mal acceptés par les villageois des environs, ils s'étaient épuisés au travail, dans un site par trop inhospitalier, « *difficili montium accessu* ». Quatre-vingt-dix ans après, en 1294, le prieur Guy des Échelles et ses frères écrivirent une « Supplique » à leur Ordre pour être déplacés :

Dans les monts des Écouges, nous avons longtemps enduré l'âpreté du climat, la neige, le gel, le froid, l'obscurité et les ténèbres provoqués par les épaisses nuées qui coiffent la montagne une grande partie du temps. Tous ces maux, et de plus grands encore, nous serions prêts à les supporter si quelque fruit salutaire semblait s'en suivre...

Arrivé sur les lieux, Pietro comprit mieux, lui, quelle avait été la vie de son frère aîné depuis qu'il avait quitté la famille, à l'âge de treize ans! Battista avait commencé par faire les saisons en Suisse, comme « cuisinier » d'une équipe de bûcherons, parfois aussi comme maçon. En fait, le père avait eu en Suisse un contrat de travail qui lui permettait d'être accompagné par l'un de ses jeunes fils, celui-ci travaillant alors au noir: c'est en échangeant leurs photos sur les documents officiels de Carlo, pour prendre la place de son jeune frère, que Battista avait pu partir. L'année de ses dix-sept ans, il était resté en Italie pour travailler la terre de ses parents.

À dix-huit ans, en août 1935, il était reparti cette fois vers la France, avec un contrat en bonne et due forme. Par l'intermédiaire d'un émigré revenu au village, il avait été « envoyé » à Saint-Pierre d'Entremont. Mais il n'avait travaillé là le premier mois que pour « acheter » le contrat : quinze jours étaient dus à son « pourvoyeur », et le reste à son employeur dont le frère, employé à la préfecture, s'occupait en échange de lui procurer les papiers nécessaires. Au bout d'un mois, de nouveau désœuvré, il avait été hébergé par un copain italien qui habitait dans le village. C'est alors que, le cimetière devant changer de place, il fut embauché pour déterrer les morts, et les réinstaller ailleurs! Cela lui procura de quoi vivre pendant deux mois. Mais en 1935, en France, la situation de l'emploi n'était guère brillante, il n'y avait pas plus de travail dans l'agriculture que dans l'industrie. Au cours de sa première année en France, Battista ne mangea donc pas tous les jours à sa faim.

En décembre de la même année, il aboutit à Saint-Gervais, un pays où il y avait de l'emploi. Il coupa du bois chez un paysan qui le payait à la journée. Il était nourri et logé, et put ainsi faire quelques économies. Mais ce n'était toujours pas suffisant pour se payer le voyage de retour en Italie, et il passa donc l'hiver sur place. Au printemps, il retourna en Chartreuse, où il travailla aux Eaux et Forêts, sur la route du col de Porte. Il devait y avoir là environ trente personnes originaires de Berbenno, qui habitaient ensemble dans trois baraques. Quand le facteur apportait le courrier, Battista n'était pas

trop gêné, car seule sa mère lui écrivait, tandis que d'autres recevaient des lettres de leurs fiancées et se faisaient taquiner sans cesse par le groupe !

C'est en 1936 également qu'éclatèrent les premières grèves de chômeurs en France, et ceux de Grenoble montèrent là-haut avec des bâtons pour faire fuir les immigrés. À cause de la grève, ils furent licenciés tous les trente. Battista retrouva un travail de maçon en Savoie, dans une ferme, tandis que les autres se dispersèrent.

Pendant l'hiver de la même année, Battista reprit le chemin de Saint-Gervais, et c'est là que le facteur lui parla, un jour, d'une possibilité de travail aux Écouges : le propriétaire des lieux cherchait des ouvriers pour travailler dans les bois et à la ferme. Il y avait là une centaine de bêtes en hiver. Il transportait le fourrage à bord d'une luge. Les conditions de travail étaient difficiles : parfois, deux mètres de neige empêchaient de distinguer la route. Il fallait aussi s'approvisionner et, pour le sucre et le café, il descendait en raquettes à Saint-Gervais.

L'été, le nombre de bêtes passait à cent quatre-vingt. Trente faucheurs étaient mobilisés à la saison des foin. Lorsqu'ils en étaient à Fessole, ils couchaient dans la grange. De là, jusqu'à la ferme du Rivet, le foin était descendu par câble. Il y avait tant de monde, à cette saison, que le patron faisait appel à une cuisinière pour préparer leurs repas.

Les employés descendaient quelquefois à la foire de Saint-Marcellin, à pied, avec une quarantaine de bêtes. Après une halte à midi à Saint-Gervais, le troupeau arrivait à destination vers dix-sept heures. Le soir, le patron invitait tout le monde à dîner, après quoi Battista et les autres avaient quartier libre. Le retour se faisait le lendemain.

En fonction des besoins, les ouvriers faisaient un va-et-vient entre les Écouges et la propriété de l'employeur à Montbonnot, pour les vendanges, le battage des blés ou l'entretien du parc. Si les conditions météo étaient défavorables, ils bricolaient encore quelques jours, puis sentaient qu'il était temps de prendre un travail temporaire ailleurs, pour ne pas abuser de la générosité du patron. Cette

vie plaisait à Battista. Il s'empessa d'assurer à son père et à son frère qu'ils pourraient obtenir un contrat, eux aussi. C'est ainsi que Carlo, puis Pietro, vinrent le rejoindre.

Aujourd'hui, les Écouges sont un lieu d'évasion, de loisirs, de promenade et de réflexion, un endroit rêvé pour la contemplation de la nature. C'est un lieu pour les poètes, pour les étudiants qui cherchent un endroit calme où réviser, et tout autant pour les sportifs qui font de l'endurance. Un bergamasque, Antoine Salvi, dans un livre de randonnées en montagne – Vercors Nord –, décrit ce lieu ainsi :

Le vallon des Écouges, encore aujourd'hui vierge de toute intrusion mécanique et artificielle, est un vrai paradis pour les excursionnistes. Ce rigide et dur versant Ouest, sous sa ténébreuse ouverture boisée d'où s'échappent de longues lignées grises de rochers calcaires, semble peu propice, au premier regard, à une longue promenade. Il recèle pourtant bien des possibilités de marche, et leur découverte présente beaucoup d'enchantement, beaucoup d'attrait, malgré la solide exigence sportive.²

Mais Carlo, lui, n'était pas là pour le plaisir. Dès son arrivée, il fallut édifier la cabane, avec des rondins de bois: ce serait une construction sans confort, mais indispensable, et qui, finalement, n'allait pas manquer de charme. Avec ses deux enfants, il entreprit de faire du charbon. Il connaissait ce métier, comme beaucoup de transalpins venus de coins aussi tourmentés que le Vercors, et à qui avaient su faire appel les entrepreneurs de la région. Les charbonniers possédaient le pouvoir de changer la nature du bois en une matière utilisée encore de nos jours pour le barbecue, ou dans l'industrie électrique pour ses qualités conductrices, mais aussi comme filtre en raison de son pouvoir absorbant. Autrefois, fabriqué artisanalement, il servait à la cuisson des aliments, au travail des métaux.

Il fallait plusieurs semaines pour obtenir du charbon de bois et de multiples opérations: couper, débiter et fendre le bois, installer les

2. SALVI (Antoine), *Randonnées en Vercors Nord*, Didier Richard, coll. « Itinéraires choisis », 1993.

morceaux bien serrés, verticalement, autour d'une cheminée centrale, habiller la meule de feuilles et de terre. Ensuite venait l'allumage, par la cheminée, puis la surveillance du feu qui « cuisait » le bois dans la charbonnière. À la fin, on enlevait la terre, et l'on refroidissait la charbonnière. Cette fabrication, écrit dans un tout autre contexte Karen Blixen, au Kenya, engendre une ivresse particulière, et on comprend que les charbonniers, partout dans le monde, aient une manière à eux de juger les choses.

Telle fut la vie de nos amis Italiens au cours des trois premières années. Après chaque saison, en novembre, Carlo rentrait en Italie pour y passer l'hiver, tandis que ses deux enfants restaient en France. Mais ceux-ci, ne pouvant pas travailler aux Écouges, descendaient à Saint-Gervais. Le village est retiré, juste au pied de la montagne : tôt le matin, l'église avec son clocher crépi de rose émerge d'un flot de bois verdoyants et de vergers, encore rafraîchie autour des toits par des brumes qui flottent devant l'impressionnante muraille rocheuse. Là, les deux frères étaient employés à couper du buis pour les ateliers de fabrication d'objets en bois. Un hiver, alors qu'ils en avaient coupé tout un camion, avec l'argent gagné ils achetèrent des vêtements neufs et firent un voyage en Italie en paradant, pour montrer qu'en France ils faisaient fortune... Tous deux revinrent au printemps. Ils firent ainsi trois saisons avec leur père.

Aux Écouges, les tâches de Carlo et de ses enfants ne se limitaient pas à la fabrication du charbon. Ils assuraient la coupe et l'exploitation des bois, aidaient aux travaux de la ferme – surveillance des troupeaux, fénaison, nettoyage des étables – et, les jours ou les périodes d'intempéries, ils étaient occupés à l'entretien des bâtiments, des matériels et de la route. Chaque jour, Carlo consignait sur un registre leur emploi du temps. Le texte était, bien sûr, rédigé en italien, une langue qu'heureusement l'employeur maîtrisait parfaitement.

Le petit trio allait bientôt faire des émules parmi les parents et les amis. Un autre fils, Aldo, et plus tard, on le verra, un autre Battista – gendre de Carlo – ainsi que d'autres compatriotes comme Attilio et le dénommé « *Bocia* » (qui se prénommaït aussi Carlo), le fermier, allaient suivre leurs traces. L'équipe, donc, allait s'agrandir. Tous travaillaient dur, et les journées étaient si longues, des étoiles du matin jusqu'aux étoiles du soir! Le froid qui arrivait avec la nuit les surprenait, et parfois ils en oubliaient même de prendre leur provision de bois pour se chauffer dans la cabane, eux qui étaient bûcherons! Non seulement ils travaillaient jusqu'à des heures impossibles, mais ils devaient encore s'inquiéter de faire les commissions, de préparer les repas, de faire leur lessive, de raccommoder les habits, sans oublier bien sûr un minimum de ménage...

Quand ils étaient arrivés, les travaux de la ferme étaient confiés à des ressortissants Polonais. La maison d'habitation au lieu-dit « le Rivet » était à peine terminée: le gros œuvre avait été réalisé par une entreprise de maçonnerie de Grenoble, où beaucoup d'Italiens par la suite allaient travailler, et même, travaillent encore. Plus tard, Carlo, ses deux enfants Pietro et Aldo et son gendre termineront l'ouvrage. Cette maison fut, par la suite, l'une des rares bâtisses à être épargnée par les Allemands, de même qu'une grande bergerie à Fessole.

En partant du Rivet, il fallait encore une heure et demie de marche pour atteindre Fessole. L'été, le plateau est le domaine des troupeaux de vaches, brebis et chèvres. Au printemps, les près y sont couverts de jonquilles qui font un magnifique tapis jaune vif. On y trouve aussi des gentianes, ces petites merveilles bleues de la nature, des myrtilles, des mûres, des champignons. La flore est constituée aussi d'edelweiss, de lavande, et en plus du chêne et du pin, on trouve partout des bosquets de fayards, ces arbres trapus et touffus, très verts, qui poussent aussi bien au milieu des prairies qu'au bord des ravins. Dans le ciel, de gros oiseaux passent en poussant des cris. Chamois et bouquetins se promènent sur les rochers et à la lisière des bois. L'endroit est évasé, parcouru par un courant d'air frais

venant du nord-ouest, et dans la prairie parsemée de cailloux, des chardons luisent au soleil de toutes leurs griffes d'argent. La bergerie s'allonge comme un vaisseau pacifique, aux dimensions impressionnantes, tout en pierres blanches taillées, sous un immense toit d'ardoise. À l'angle du bâtiment, au point le plus bas, juste après une arête de pierres d'angles très belles et recouvertes de mousse jaune, une porte s'ouvre sur le logement du berger avec la cheminée, et la table où, maintenant que la pièce sert de refuge, le livre d'hôtes est truffé de bons mots. Au fond, on communique avec les étages dont les pièces percent deux niveaux de fenêtres sur le pignon de la façade. À droite de la table, on entre dans l'immense salle basse de la bergerie dont le plafond, soutenu par des piliers de bois grossièrement sculptés et tout un gros œuvre de charpente supporte le poids de la grange : elle est plus vaste que le rez-de-chaussée, et s'élève jusque sous les hautes solives du toit.

Comme nos amis s'avéraient être de bons ouvriers, leur employeur, homme honnête, juste et au grand cœur, qu'ils disaient être un noble, leur procura une paire de bœufs afin de traîner les arbres du lieu de coupe à l'endroit adéquat où ils pouvaient être chargés sur les camions. Jusqu'alors, cela s'était fait à la seule force des poignets. Ce n'est que plus tard qu'ils utiliseront d'abord des tracteurs, puis le câble (brevet Wyssen). Souvent, il fallait dégager la neige de la route, mais celle-ci tombait si abondamment qu'à chaque fois qu'ils débayaient, ils devaient « resserrer » davantage la voie du chasse-neige, tant et si bien qu'à la fin, le chemin, devenu trop étroit, ne permettait plus le passage que d'une seule personne, et non plus d'une paire de bœufs avec leur charrette.

Chaque fois, au cours de ces trois premières années, la saison finie, c'était le retour en Italie. Avec le temps, les enfants étaient devenus adultes, en âge de se marier. L'un après l'autre, au pays, ils fondèrent une famille. Mais à chaque printemps les saisonniers repartaient en France en laissant leurs épouses en Italie, seules ou avec les beaux-parents. Ce n'était une vie pour personne : aux épouses là-bas, il manquait un mari, un compagnon, un appui en cas de

besoin – et les problèmes étaient nombreux –, tandis qu'il manquait aux maris l'affection, la compagnie, une femme qui prenne soin d'eux. Il y avait aussi des naissances, et les enfants manquaient de l'amour, de la présence et de l'autorité d'un père. Une famille divisée, c'était très néfaste, et les enfants pouvaient en pâtir toute leur vie.

Alors vint l'idée un peu folle, admettons-le, de faire venir tous leurs proches en France, et d'abord aux Écouges. Folle, parce qu'on l'a vu, ce lieu n'était pas propice pour des familles avec des femmes et des enfants en bas âge ou en âge d'être scolarisés. Cette idée, qu'Aldo eut le premier, allait sans doute changer la vie aux Écouges, mais avant de voir comment, suivons le voyage extraordinaire qu'entreprit l'épouse d'Aldo, avec son fils et son beau-frère.

Après les démarches nécessaires, ils étaient partis de Bergame par le train. Quand ils arrivèrent à la frontière, les douaniers s'aperçurent que sur le passeport ne figurait pas la photo de l'enfant. Pour comprendre ce problème, il faut savoir qu'Aldo était déjà marié quand était venu pour lui le temps d'accomplir son service militaire, aussi était-il revenu en Italie. Deux ou trois jours plus tard, il avait reçu la carte d'appel sous les drapeaux et l'avait signée. Déjà, il pensait partir un matin de la semaine suivante, quand un de ses oncles, venu lui rendre visite entre temps, en avait discuté avec lui : il avait argumenté que cela lui faisait perdre le bénéfice d'une saison, alors qu'il était jeune marié et chargé de famille, et qu'il avait besoin d'argent. Il avait fini par le convaincre de ne pas accomplir son devoir national, et s'était chargé de lui procurer de faux papiers, pour cent mille lires. Aldo était ainsi reparti vers la France. En Italie, on l'avait donc tenu pour déserteur. Il y eut un procès à l'issue duquel Aldo fut condamné à une peine de prison ferme. Désormais, il ne lui était plus possible de retourner au pays sous peine d'être arrêté. Séparé de son épouse, de ses parents et de ses proches, de ses racines, et de plus marqué à jamais comme un criminel, il n'avait même pas pu assister aux funérailles de ses parents. Ce sont eux qui, de leur vivant, étaient venus par deux fois le retrouver en France.

À cause de tout cela, l'épouse d'Aldo avait eu des problèmes pour établir son passeport. Les autorités, qui avaient fiché leurs noms, lui compliquèrent les démarches. On ne voulait plus lui rendre son passeport. Quelqu'un au pays avait dû prendre l'affaire en main en ayant recours à deux avocats. La loi étant favorable à l'intéressée, cet intermédiaire avait fini par obtenir, non sans difficultés ni sans dépenses, les documents nécessaires. Mais, pressé de les récupérer pour permettre à l'épouse d'Aldo de partir le plus vite possible, il avait oublié d'y faire apposer la photo de l'enfant.

Bloqués à la frontière, nos trois protagonistes furent obligés de faire demi-tour et de rentrer au pays. Mais alors, en une journée seulement – ce qui était exceptionnel là-bas – ils purent faire mettre leurs papiers en règle, et reprirent aussi vite le chemin de la France et des Écouges...

On découvrit plus tard que l'oncle, officiellement, avait traité de la même manière les cas de cent cinquante jeunes Italiens, pour leur éviter le service militaire ; quand on s'aperçut qu'avec l'argent ainsi gagné l'homme achetait des maisons, et même un château, cela fit dans le pays un beau scandale, dont tout le monde parla. Le beau-père d'Aldo aurait voulu intenter un procès à cet oncle peu scrupuleux, pour qu'après s'être laissé tromper aussi grossièrement, Aldo puisse être blanchi de l'infamie dont il avait été marqué. Mais lui, heureux d'avoir retrouvé son épouse et son enfant, préféra ne pas donner suite. En conséquence, il ne lui serait plus jamais possible de rentrer librement au pays.

C'est avant la guerre également qu'Attilio, qui n'était pas de la famille mais cependant du même village, Berbenno, avait rejoint les Écouges, comme bûcheron saisonnier. Il avait à l'époque quatorze ans, et y travailla jusqu'en 1943, date à laquelle il fut capturé par les Allemands. En fait, on l'obligea à choisir entre un retour en Italie ou un départ en Allemagne. Il préféra cette seconde solution parce qu'il pourrait y travailler en usine – une fois, d'ailleurs, dans l'industrie de l'armement – et être rémunéré, même si c'était sous forme de bons. Mais les Allemands déportèrent ensuite tous les Italiens

qui se trouvaient là, et Attilio connut le camp de concentration. Libéré à la fin de la guerre, en 1945, il rentra en Italie, en pleine période de crise : il n'y avait pas de travail. Il finit par trouver un emploi comme bûcheron dans les Dolomites, à 300 km du village, puis, au bout d'un an, se rendit en Suisse. En 1947, il se maria avec Laura et revint en France, toujours aux Écouges, où il travailla pendant sept saisons. Quant à Laura, elle allait rester au pays sans jamais émigrer, travaillant la terre dans sa famille, puis dans sa belle-famille.

Pietro et Battista, lors de la déclaration de la guerre de 1939, à la différence de leur père rentré définitivement en Italie, étaient restés sur place. Ne pouvant travailler l'hiver aux Écouges, les deux frères descendaient à la ferme de Montbonnot qui appartenait au même employeur.

Battista se maria en 1942 avec une Italienne, Maria, née à Grenoble. La famille de Maria était venue en France en 1917; le père, qui y travaillait déjà depuis l'âge de dix-sept ans, était maçon; Maria, après deux ou trois ans de scolarité en Italie, lisait couramment l'italien; sa mère rentra au pays après cinq ou six ans pour ouvrir là-bas une boulangerie. Après la faillite de son commerce elle revint en France, mais toujours avec l'idée qu'un jour ils retourneraient tous dans leur pays. Sa dernière tentative, alors qu'elle était âgée de soixante-quinze ans, échoua : elle buta sur la frontière consignée par la guerre. Maria, elle, fut plutôt contente de rester en France. Son père décéda en 43, à soixante dix-sept ans, et sa mère mourut peu de temps après. Ses deux frères ont gardé la nationalité italienne. Elle se souvient encore que Battista, qui n'avait jamais connu de loisir pendant sa jeunesse, à partir de 1938 et plus tard, bien après 1942, découvrit la joie de se retrouver avec des amis pour faire la fête et danser les samedis. Avec son neveu, Dominique, il se remit à chanter toutes les chansons italiennes ! Normalement, pendant la guerre, les mariages étaient plutôt simples, et le cortège limité à quelques personnes; on n'avait droit qu'à deux taxis; mais Battista, à force de travail et de sacrifices, avait pu inviter quarante convives, et trouver sept taxis, payés

en nature avec du charbon. Maria et lui étaient vêtus somptueusement. Il était en smoking: la foule se demandait qui pouvait bien se marier ainsi. Maria le rejoignit ensuite dans le Vercors, pour préparer les repas des bûcherons. Ils habitèrent une petite maison, à mi-chemin entre le Pont de Chabert et la ferme des Molières. À côté se trouvait une scierie dont la mécanique était actionnée par l'eau du ruisseau.

Quand les Allemands montèrent aux Écouges et que la Gestapo incendia les fermes, ils descendirent à Saint-Gervais, où Battista fit de nouveau du charbon. En 1944, alors que Maria avait un bébé d'un an, les Allemands patrouillaient tous les jours: ils essayaient de franchir le tunnel dans le rocher qui était tenu par le maquis. Nos amis, pressés par les voisins, durent se cacher, parce que le risque d'être emmenés n'était pas négligeable. Entre deux patrouilles Maria faisait les commissions – ce qui lui demandait une heure de marche – et préparait les repas: un drap blanc tendu en travers signalait que la voie était libre, qu'on pouvait venir chercher la nourriture. Cela dura quinze jours. Au cours de l'hiver 1944, ils descendirent définitivement à Grenoble. Battista se reconvertit alors dans le bâtiment. D'abord ouvrier maçon, il devient chef de chantier en 1949.

Quant à Pietro, à l'arrivée des Allemands, il prit le maquis et rejoignit les réseaux de la Résistance à Lyon. Il fut même déclaré mort dans le journal de l'époque! Ce n'est qu'au printemps 1945 que Battista le retrouva à Saint-Pancrasse, où il était employé comme bûcheron. Puis, à la fin de l'année, après dix ans de présence en France, en 1948, Pietro retourna en Italie, où il allait connaître Angela et l'épouser.